

Didier Pontzeele, le Monsieur cimetières de l'armée belge



Didier Pontzeele reçoit un budget de la Défense pour veiller à ce que les stèles et les plaques des soldats morts durant les conflits armés restent en bon état. En Belgique mais aussi à l'étranger.

© PIERRE-YVES THIENPONT.

LA MÉMOIRE



Actif au sein du War Heritage Institute, il est seul à veiller au bon entretien des sépultures des hommes morts au combat. Il parcourt 40.000 km par an.

Palinghuizen, dans les faubourgs de Gand. Au numéro 143, une très large allée mène à l'un des cimetières de la cité, presque un parc où il ferait bon venir se ressourcer. Le calme règne. Surpris par l'arrivée de l'automne, les arbres commencent à se dénuder. L'allée droite a des allures de musée dédié à la sculpture. Médecins, avocats ou notaires et notables du début du siècle dernier semblent tous avoir fait appel aux plus grands maîtres tailleurs de pierre afin qu'ils leur érigent les monuments funéraires les plus majestueux et créatifs. Parfois même à l'excès.

Au bout de ce dédale, retour à la sobriété. Place à la pelouse d'honneur dévolue aux soldats tombés pour la patrie durant la Première Guerre mondiale. Didier Pontzele, responsable des sépultures de guerre au War Heritage Institute, y est en inspection. « Je gère pour la Défense toutes les tombes des militaires décédés durant les conflits, explique-t-il. Au total, il y en a 28.000 à travers le monde. En Belgique, nous avons 31 cimetières militaires et 80 pelouses d'honneur dans des cimetières civils. Certains de nos soldats sont aussi enterrés à l'étranger. Nous en avons 3.800 dispersés sur 190 sites en France. Certains se trouvent aussi en Angleterre, en Suisse, voire au Maroc, en Tanzanie et nous en avons même un à Madagascar. »

Sur les routes de Belgique et de France

Durant toute l'année, Didier Pontzele parcourt les routes de Belgique et de France. Sa mission : s'assurer du bon entretien des sépultures. « Nous avons divisé la Belgique en cinq grandes régions dans lesquelles nous avons désigné un responsable, illustre Didier Pontzele. Nous avons un budget avec lequel nous finançons des entreprises privées chargées de l'entretien. Les contrats sont revus tous les trois ans. Personnellement, je supervise le tout, ce qui fait que je parcours 40.000 km par an. C'est moi qui décide s'il faut changer des stèles ou des plaques. Les pelouses sont, elles, entretenues par les communes que la Défense rémunère. Tout cela est régi par des conventions signées avec les bourgmestres. »

Son tour des cimetières, Didier Pontzele le conçoit dans le sens qu'il veut et avec la logique

qu'il veut. Inutile d'aller en province de Luxembourg en plein hiver, par exemple. « Les pelouses dans les cimetières civils, je m'y rends une fois par an, précise-t-il. Les cimetières, j'essaie de les voir plusieurs fois par an. Je prends des photos des stèles et des plaques afin de constituer un dossier lorsque je constate un problème ou un dégât. C'est ensuite envoyé à la Défense pour justifier une rénovation et une dépense. »

Tout ne fonctionne cependant pas toujours aussi facilement. « Les plus gros problèmes rencontrés portent sur les conventions signées entre les communes et la Défense, déplore le gestionnaire des cimetières. Tout y est détaillé avec précision et, bien entendu, tous les détails ne sont pas forcément toujours respectés. Ça peut aller de la petite négligence ou de l'oubli à des faits plus graves dont les communes ne sont pas forcément responsables directement. Voici quelques années, nous avons dû faire face au vol de 70 % des plaques en bronze sur nos sépultures. A Boncelles, des jeunes ont peint des graffitis mais heureusement pas sur les tombes. A Adinkerke, des jeunes fumaient et buvaient dans le local dans lequel je conserve mon registre avec le nom et l'emplacement de tous les défunts. »

2.500 euros pour une pierre

La pelouse d'honneur occupée par les soldats belges est dans un état impeccable. Dans les allées en gravier, pas une mauvaise herbe. Les stèles, elles, sont régulièrement entretenues car leur couleur blanche est préservée des intempéries et de la mousse verte. Au milieu d'une rangée, la plaque de François Leleux, du 1^{er} régiment des chasseurs à pied, tranche avec celle des autres. Beaucoup plus brillante, elle a été changée récemment car l'ancienne n'était plus lisible. « Nous devons être vigilants car notre budget n'est pas extensible, poursuit Didier Pontzele. Une pierre coûte 2.500 euros et une plaque en bronze, 300. »

Au fil de sa progression entre les stèles, le gestionnaire s'arrête, se pose. « Mes garçons, je les connais bien, lance-t-il. Pas tous mais une bonne partie. Ici, par exemple, c'est Jacques Ibanga. Il s'agit de l'un des 32 Congolais qui sont venus se battre en Belgique. Il est venu comme boy et a

souhaité s'engager comme volontaire dans l'armée car il avait appris qu'il pourrait avoir une meilleure vie par la suite. Malheureusement pour lui, il est mort au combat. »

Malchanceux, Hector Lefebvre l'a été aussi. « Il se trouvait dans des tranchées à la frontière avec les Pays-Bas, le 11 novembre 1918 entre 10 et 11h, soit au moment de la signature de l'armistice. A un moment, il se relève dans sa tranchée et est tué par un sniper. A la toute fin de la guerre. »

Des cimetières qui racontent l'Histoire

Ses cimetières, Didier Pontzele les bichonne. Pour qu'ils soient toujours en parfait état par respect pour les défunts mais aussi pour leurs familles et pour les éventuels visiteurs qui souhaiteraient rendre hommage aux hommes tombés pour la patrie. Des visiteurs que « Monsieur Cimetières » trouve bien trop peu nombreux. « Quand je vais en novembre du côté de l'Yser, des foules immenses se pressent dans les cimetières britanniques, constate-t-il. Chez nous, il n'y a jamais personne. C'est sûr que c'est moins exotique de se rendre sur des tombes de soldats de son propre pays. C'est pareil à Waregem où se trouve le seul cimetière américain en Belgique. Il y a régulièrement des centaines de visiteurs. Chez nous, en juillet dernier, on a enterré quatre soldats morts lors de la Première Guerre mondiale et que l'on a enfin pu identifier grâce à leur ADN. Une grande cérémonie a été organisée pour leur rendre hommage. Il n'y avait presque personne. »

Pourtant, les cimetières racontent l'histoire de la Grande Guerre, selon Didier Pontzele. « Les Allemands ont envahi la Belgique par Liège, explique-t-il. Il y a donc quatre cimetières dans la région. Le deuxième obstacle à la progression allemande a été Namur où se trouvent deux autres cimetières. Les Flamands les arrêtent ensuite et ils partent plus loin où sont enterrées des victimes à Lier ou à Tirlemont notamment. Puis c'est la bataille de l'Yser avec ses neuf cimetières. Vient ensuite l'offensive libératoire et son cimetière de Bruges où se trouvait le grand hôpital. » Une certaine façon, originale, de commenter l'histoire de la Grande Guerre... ■

FRÉDÉRIC DELEPIERRE



À LIRE, À VOIR

« Versailles » vu d'ailleurs

Sous la direction de Serge Bernstein, six historiens spécialistes de la Guerre 14-18 explorent ensemble l'histoire des négociations du plus célèbre des traités de paix, en adoptant tour à tour le point de vue de chacun des pays signataires : France, États-Unis, Royaume-Uni, Italie, Japon et Allemagne



COLLECTIF
Ils ont fait la paix
Les Arènes
410 p., 20 €

Un héritage vivant

Du café liégeois au sapin de Noël en passant par la carte d'identité, la Grande Guerre a laissé moult traces dans la société belge. Les historiennes Chantal Kesteloot (Cegesoma) et Laurence van Ypersele (UCL) ont réuni les meilleurs spécialistes pour en dresser un étonnant inventaire.



CHANTAL KESTELOOT,
LAURENCE
VAN YPERSELE
**Du café liégeois
au Soldat inconnu**
Racine
176 p., 29,95 €

La guerre après la paix

Ce catalogue, publié à l'occasion d'une exposition présentée au musée de l'Armée, aux Invalides, à Paris, explore les aspects et les enjeux de l'instauration de la paix, entre 1918 et 1923, dans les Etats de l'Est de l'Europe. Un complément parfait au présent supplément.



COLLECTIF
**À l'Est, la guerre
sans fin - 1918-1923**
Gallimard/
Musée de l'Armée
320 p., 29 €

Un conflit (in)humain

C'est un classique, dont la première édition remonte à 1969. L'historien Marc Ferro (qui intervient dans ce supplément) a réussi à incarner le sujet, en montrant comment ce conflit vit s'entre-tuer des millions d'hommes qui, la veille encore, juraient « guerre à la guerre », et qui montèrent au front par devoir, sans trop savoir pourquoi.



MARC FERRO
**La Grande Guerre
1914-1918**
Folio Histoire
416 p., 11,90€